

Paris



MESSAGE

Bulletin de l'Association des
Déportés et Familles de Disparus
du Camp de Concentration de
FLOSSENBÜRG et **==**
== **KOMMANDOS**



Photo : GRZESIEK

**A Hersbrück, cinquante ans après, de jeunes Français dialoguent avec de jeunes Allemands.
Une leçon d'histoire...**

A tous nos lecteurs et à leurs familles, nos vœux fidèles et chaleureux pour 1999

M E S S A G E

Bulletin de l'Association des Déportés et Familles de Disparus
du Camp de Concentration de Flossenbürg et Kommandos

ADMINISTRATION

15 rue Richelieu
75001 PARIS
Tel : 01 42 96 34 22
CCP 2153-53K PARIS

Directeur de la Publication
Robert DENERI

COMITÉ DE RÉDACTION

Robert DENERI Pierre EUDES
Georges GUILLEMIN François PERROT

Conception maquette et réalisation :
Isabelle GUILLEMIN

Impression : Imprimerie ARGÉ PLUS
Châtillon

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Daniel BLONDEL - Le Déporté
Les Reportages d'Actualités
Photographiques Parisiennes
Le Progrès de Lyon

Roger CAILLÉ Janine CHAUMEL
Henri LEROGNON Bernard MIANNAY
Jean VALET

Tous droits réservés

*Nous remercions les camarades qui ont
prêté des photos personnelles.*

Betty Pitrou (matricule 50 722) grande dame de la Résistance

Betty Pitrou (Marie Desbats), une grande dame de la Résistance, vient de disparaître après une longue maladie.

Engagée en 1942 en qualité d'agent de liaison au réseau «Alliance», elle reçut le pseudonyme de Betty. Arrêtée en mission par la Gestapo en février 1944, elle connut le fort du Hâ, la prison de Limoges, le fort de Romainville et le camp de Ravensbrück, puis le Kommando de Holleischen (Holysov) qui dépendait de Flossenbürg.

Tous les membres de l'Association de Flossenbürg, tous les Résistants et Déportés de la région lyonnaise saluent avec émotion la mémoire de cette femme qui participait à toutes les manifestations du souvenir et assistait avec ferveur aux pèlerinages organisés par notre Association à Flossenbürg et dans ses kommandos, ainsi qu'à nos assemblées générales.



LA FONDATION POUR MÉMOIRE DE LA DÉPORTATION

Le cédérom intitulé « Mémoires de la Déportation », préparé pendant trois ans, a été présenté officiellement à M. Jean-Pierre Masseret, Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, lors de la réunion du Comité consultatif de la F.M.D. le 27 octobre. Représentatif de tous les aspects de la déportation, il permet trente heures de consultation.

Adresse de la F.M.D. :

71, rue Saint-Dominique - 75007 PARIS - Tél. : 01 47 05 31 88 - Fax : 01 44 42 35 62

SOMMAIRE

Compte rendu de l'Assemblée Générale d'Amiens	p. 4-7	Souvenir d'un "6000"	p. 18-20
Le pèlerinage 1998.....	p. 8-11	Nécrologie : J. Mörtl	p. 19
Cérémonie au Père Lachaise 22.04.98	p. 12-13	En mémoire de R.J. Limon	p. 20
Cérémonie à l'Arc de Triomphe 10.10.98	p. 12-13	A bord du cap Arcona	p. 21-23
Le pèlerinage 1998 (suite)	p. 14-15	Merci à l'Amicale de Mauthausen	p. 24
La réunion internationale de Flossenbürg du 2.10.98	p. 16-17	Carnet	p. 24

Tous les sujets dont j'avais l'intention de vous entretenir débouchent sur des considérations qui, de près ou de loin, peuvent attirer les foudres des administrations, non seulement sur le rédacteur pleinement responsable, mais aussi sur l'association qu'il a l'honneur de présider et au nom de laquelle "on" pourrait penser qu'il explose...

Alors, je passe sur la nouvelle du jour : **BERLIN** redevient la capitale de l'**ALLEMAGNE**. Je passe sur les événements du 11 novembre : l'hommage rendu à nos **poilus** à l'Arc de Triomphe et quelques prises de bec au sujet de paroles mal venues ou mal interprétées en rapport avec l'héroïsme de nos anciens. Je passe, hélas, sur la joie de voir enfin, Sir **Winston CHURCHILL** honoré à **PARIS** et sur les propos malséants tenus à son égard au sujet de certaines décisions qu'il a eu la difficile tâche et l'héroïsme de prendre.

Je reviens à des sujets plus bassement matériels. Dans mon éditorial du dernier Message je vous avais fait part des inquiétudes que l'on pouvait avoir quant à l'avenir du Secrétariat d'État aux Anciens Combattants. Elles se précisent aujourd'hui et l'on en parle très ouvertement dans les journaux et les documents émanant de la rue de Bellechasse.

Vous avez lu dans vos journaux fédéraux les discussions qui ont eu lieu sur deux sujets :

1/ la consultation des Associations groupant plus de cent mille adhérents, ce qui exclut tous les déportés résistants ou raciaux : aucune décision n'a été prise pour modifier ce règlement.

2/ la participation des S.T.O. au Comité d'Histoire du Ministère au titre du Monde Combattant : un artifice de dénomination de ce Comité a paru à l'Officiel... qui ne change rien au fond du problème.

Plus grave est la disparition envisagée comme imminente de notre Secrétariat aux Anciens Combattants. Il semble certain que l'idée de rattacher les A.C.V.G. aux affaires sociales est heureusement abandonnée. Nous dépendrions plutôt d'une direction du Ministère de la Défense tout en

ayant un interlocuteur direct avec le gouvernement. Ce n'est sans doute là que moindre mal et on peut espérer que, bien gérée, cette solution ne change pas grand chose par rapport à aujourd'hui. Mais enfin c'est un manque d'égard envers nous, et notre Ministre n'aime pas le terme d'Ancien Combattant : il n'a peut-être pas tort, dans d'autres pays on parle des "Vétérans".

Je ne voudrais pas oublier de vous transmettre une demande du Ministre de l'Éducation Nationale qui, en gros, souhaite que nous continuions à faire ce que nous avons fait depuis cinquante ans dans les lycées et collèges. Seules différences : les scolaires seraient maintenant dans le coup et il nous est demandé d'intervenir dans le cadre des "initiatives citoyennes et de l'éducation civique". Il est clair que nous aurons à peser nos mots quand nous parlerons de patrie, de drapeau, d'obéissance, etc...

Vous lirez dans ce **MESSAGE** que, le gouvernement du Land de BAVIÈRE a pris l'engagement de commencer, d'ici deux ans, des travaux ayant pour but de remettre le camp à peu près dans l'état où nous l'avons connu en 44 et en 45. Si cela se réalise nous pourrions alors organiser un pèlerinage de la **Renaissance du Camp**, en espérant que nous serons encore tous capables de faire le voyage.

Cela veut dire que dans cet espoir je formule pour vous et tous les vôtres mes vœux les plus sincères de bonne santé et de réussite familiale.



Robert Deneri

L'Assemblée Générale

(26 au 28 Septembre 1998 à Amiens)

Avant-propos

par Aimé Meis

Nos trois dernières Assemblées générales ont ensemble une caractéristique émouvante : elles ont été toutes les trois organisées par des membres de familles de déportés décédés au camp : à Nantes, ce fut Patrick Fignon, fils de Paul Fignon (matricule 9679) ; à Bordeaux, Mme Chaumel, fille de François Lacoste (matricule 9907) ; enfin à Amiens, Bernard Miannay, frère de Guy-Miannay (matricule 9994).

Voilà qui renforce ce que nous savions déjà : la disparition lente mais sûre des déportés conduit désormais le Comité à solliciter plus souvent les bonnes volontés parmi les générations suivantes. Nous parvenons à durer grâce à ces concours dynamiques et chaleureux et nous sommes convaincus que cette relève aidera l'Association à se maintenir.

**COTISATION 99
merci de ne pas
l'oublier**

Déportés : 300 F

Familles et sympathisants :
150 F

Jeunes : 50 F

Un peu d'histoire

Pendant la première Guerre Mondiale, la région de la Somme fut le théâtre de terribles batailles, surtout celles des offensives de 1916 et 1918. Cette partie du territoire était défendue par nos alliés anglais, et par des contingents de troupes en provenance des Dominions : les nombreux cimetières sur lesquels flottent les drapeaux de ces nations témoignent de l'éten due des sacrifices. La Grande Guerre, ce furent quatre années de combat et 9.000.000 de morts ; la Victoire finale coûtera à la France 1.400.000 de ses fils. Une mauvaise paix amènera, 20 ans après, la deuxième Guerre Mondiale.

éparignée. Ce joyau a son histoire : un Chanoine de la région d'Amiens, à son retour de la Quatrième Croisade, apporta à son Evêque la tête (le « chef ») de Saint Jean-Baptiste. Amiens devint alors à partir de 1206 un haut lieu de pèlerinage autour de cette relique. Comme son industrie du velours était florissante et que les teinturiers faisaient fortune avec la « waide » plante tinctoriale, dont on extrait le « bleu d'Amiens », la ville s'enrichit ; ce qui permit de financer et de bâtir une cathédrale. Le monument, chef-d'oeuvre de l'Art Gothique, fut édifié de 1220 à 1288, sur le site d'une église romane qui avait brûlé.

De 1939 à 1945, Amiens subit de nombreux bombardements et fut démolie à 85%. Miracle, la cathédrale fut

A travers le temps et les vicissitudes de l'Histoire, elle a toujours bénéficié d'une miraculeuse protection.

Le Déroulement de l'Assemblée Générale

► Allocution du Président

Le Président Robert Deneri, en ouvrant la séance, souhaite la bienvenue aux participants, venus plus nombreux qu'en 1997 (ils sont 80 au lieu de 65). Il félicite ensuite très chaleureusement Bernard Miannay pour la réussite de l'organisation qui lui incombait ; malgré certaines difficultés

Robert Deneri salue la mémoire des camarades disparus au cours de l'année 1997 et invite l'Assemblée à se recueillir.

► Rapport d'activité du Secrétaire général

Louis Martin indique que les effectifs de l'Association sont en légère diminution : 236 adhérents au lieu de 240 en 1997 ; elle comporte 84 déportés, au lieu de 91 l'an passé, mais 147 familles contre 141. Une étude statistique montre que les membres de l'Association sont domiciliés dans 76 départements sur 95, 25 ne comptant qu'un seul adhérent ; en revanche, en dehors de Paris, 2 départements comptent plus de 10 membres chacun : la Gironde, 13 membres et les Hauts de Seine, 15 membres.

On avait en 1997 institué une cotisation très modeste pour attirer les jeunes de moins de 25 ans ; malgré ces conditions favorables, nous n'avons enregistré aucune adhésion.

Louis Martin termine son exposé en évoquant quelques événements intervenus depuis notre dernière Assemblée Générale, et qui donnent l'impression que la Résistance et la lutte patriotique ont disparu de la scène de l'Histoire. Par ailleurs, on ne peut que regretter la complaisance des médias, trop enclins à commenter les sujets racoleurs en oubliant ou en occultant cer-



**Le Bureau pendant
l'Assemblée Générale.**

locales, il a pu, avec rigueur, sérieux et efficacité mener à bien l'entreprise, à la grande satisfaction de tous.

taines commémorations ou thèmes auxquels nous sommes attachés.

Le Président intervient à son tour et constate avec regret qu'il se manifeste une certaine tendance à oublier notre Association, peut-être considérée comme trop modeste et à ignorer ce que ses membres représentent.

► Rapport financier du Trésorier

Maurice Chaumel précise que le rapport qu'il présente concerne l'année civile 1997. Elle a été marquée par une amélioration sensible de la trésorerie avec un excédent global de 45 342 francs. Une meilleure rentrée des cotisations et une diminution des frais de fonctionnement (secrétariat, bulletin) sont à l'origine de cette situation satisfaisante.

► Rapport du Vérificateur aux Comptes

Aimé Meis indique qu'après vérification des recettes et des dépenses et des écritures comptables, il confirme la régularité des comptes.

Les trois rapports sont mis aux voix et adoptés à l'unanimité.

► Renouvellement partiel statutaire du conseil d'administration

Les administrateurs sortants sont réélus : R. Deneri, L. Martin, P. Volmer, J. Valet, Bernadette Neveu, Denise Morel, Brigitte Malahel. Mme de la Cochetière, élue à l'unanimité remplace M. Bessière qui n'a pas souhaité son renouvellement.

Le Président regrette la démission de notre camarade Fignon de son poste d'administrateur ; Mme Paulette Tournayre est élue en remplacement de ce camarade.

► Prochaine Assemblée

La prochaine Assemblée générale aura lieu fin septembre 1999 (le 25 et le 26). La localisation de cette manifestation reste à confirmer, après une réflexion supplémentaire, (facilités de logement, de réunion et d'accès).

► La Fondation pour la Mémoire de la Déportation

François Perrot, vice-président de la Fondation, rappelle la vocation de celle-ci de maintien de l'action de Mémoire. A titre d'exemple, il décrit le CD-ROM sur les camps de concentration (dont Flossenbürg) que vient de réaliser la Fondation. François Perrot rend également compte de l'état d'avan-



L'assistance au cours de l'Assemblée Générale.

cement des travaux entrepris en liaison avec le Ministère des Anciens Combattants et son département d'Archives, implanté à Caen, en vue de dresser la liste des Français déportés en Allemagne en provenance de prisons ou de camps de France autres que Drancy. Ces recherches sont effectuées sous la direction d'un professeur d'histoire de l'université de Basse Normandie, assisté d'étudiants, appelés du contingent.



► L'Association des Amis de la Fondation

Henri Lerognon, président d'honneur, fait un exposé brillant et documenté sur le développement favorable de l'association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

Mais où est donc Bernard Miannay ? Il s'affaire à regrouper son petit monde...



« Ca y est ! Ils sont tous là ! Et sages » Bernard respire (à g. sur la photo)

La Tombola

Merci à tous ceux qui ont apporté ou envoyé des lots pour cette sympathique et cordiale manifestation et surtout un grand merci et un grand bravo aux époux Meis, brillants organisateurs et metteurs en scène.

dont le rôle de courroie de transmission et de relais d'opinion auprès du grand public, notamment des jeunes, se confirme, en particulier grâce à une solide implantation dans les Régions.

► Le Concours National de la Résistance et de la Déportation

Nous sommes heureux de mentionner un succès obtenu dans le département des Hautes-Alpes par le lycée professionnel des frères Poutrain. Cet établissement d'enseignement a été désigné comme lauréat départemental dans la section de travaux de groupe. C'est en effet une équipe de cinq jeunes élèves de ce collège qui a été distinguée : Lionel Quercia, Paul Gabert, Louis Di Tomazo, Magid Zara et Alain Plantrou (petit-fils de notre ami Henri Lerognon).

Nos plus chaleureuses félicitations au collège des frères Poutrain et à l'équipe gagnante.

► Le Pèlerinage 1998

Michel Clisson, épaulé par le Père Beschet, fait un exposé passionnant sur le déroulement et la réussite exceptionnelle du pèlerinage (voir détails p. 8 et suivantes) : l'assemblée manifeste sa satisfaction pour l'oeuvre accomplie et pour le dévouement des organisateurs. Il est certain que les bonnes relations nouées au fil du temps avec les autorités allemandes ont permis de sauvegarder, voire d'améliorer ce qui demeure du site du camp. Elles sont le résultat de la persévérance apportée par l'Association à organiser un pèlerinage annuel : le mérite en revient en particulier au Père Paul Beschet, à Michel Clisson, à Roger Caillé.

► Le Pèlerinage 1999

Le Père Beschet envisage d'introduire une nouveauté dans le circuit du prochain pèlerinage, en supprimant l'arrêt à Prague, pour y inclure une visite à Buchenwald, camp où un peu moins de la moitié des déportés français à Flossenbürg a séjourné.

Pour ce qui concerne les défaillances répétées de jeunes invités à se joindre à nous, le Père suggère de demander aux familles une participation financière.

Ces deux propositions seront examinées à un prochain conseil.

► La réunion internationale sur le devenir du camp de Flossenbürg

Le Président Deneri informe l'Assemblée qu'une réunion internationale, rassemblant les représentants des divers pays ayant eu des ressortissants internés dans le KZ de Flossenbürg, doit se tenir sur les lieux le 2 octobre suivant, en vue de débattre du devenir du camp.

Notre Association est invitée et doit faire connaître ses propositions avant la date de la réunion. Il semble qu'une certaine confusion accompagnée de précipitation se sont glissées dans l'organisation de cette rencontre : c'est ainsi que Robert Deneri a dû intervenir avec vigueur auprès du Ministère des Affaires Etrangères pour obtenir qu'un représentant officiel soit aux côtés de l'Association.

Le Président annonce qu'il mandate Michel Clisson pour assister officiellement en notre nom à cette réunion (lire p.16 le compte-rendu de celle-ci).

► Les manifestations officielles des 26 et 27 septembre

Samedi 26 septembre

Dépôt de gerbe à la stèle de la Déportation, en présence du sous-préfet M. Theuil, de M. Gallois maire adjoint, chargé des Anciens Combattants et Victimes de guerre, et de MM. Cassette et Sellier représentant les instances de la Résistance et de la Déportation.

Dépôt de gerbe au monument du Maréchal Leclerc, héros de la 2ème guerre mondiale et enfant du terroir.

Extraits de l'Homélie prononcée par le Père P. Beschet à la cathédrale Notre-Dame d'Amiens le 27/09/98

Chers Camarades, chères Familles, chers Amis...
Faire mémoire est un devoir à accomplir. Ce n'est pas seulement empêcher l'oubli, qui tel un vent de sable peut engloutir l'Histoire au sein des générations suivantes, parmi les jeunes.

C'est aussi transmettre et partager un message pour aujourd'hui. La fidélité à nos morts nous y oblige. Nous avons toujours à mieux intérioriser la Parole que toutes ces victimes sont devenues pour nous tous, toutes générations confondues. « Plus jamais ça ! » Mais quoi donc : plus jamais ça ?... La dégradation, la destruction de l'homme par l'homme, conséquence d'une idéologie visant à détruire tous ceux qui nous sont différents et jugés « inférieurs ». « Plus jamais ça » parce que nous, encore vivants, et qui, par grâce, en sommes revenus, nous voulons partager une conviction essentielle, éprouvée.

Par un amour singulier de l'homme, il faut respecter et promouvoir la dignité de l'homme en tout homme. Tout être humain, quel qu'il soit, selon son âge, son sexe, la couleur de sa peau, sa culture, ses croyances : c'est l'Homme. Nous le savons parce que nous avons vu les ravages possibles et toujours possibles, engendrés par le mépris de l'homme envers les

autres, les plus faibles, les plus pauvres en particulier.

Faire mémoire ensemble à nouveau, c'est faire acte de discernement pour mieux trouver le chemin du service de l'homme, chemin qui passe par la réconciliation et la justice. Pèlerins sur notre terre aujourd'hui, nous cherchons la ligne d'horizon qui à travers l'Histoire, peut donner sens à nos vies. Pour cela, chers amis, aidons-nous, aidons les jeunes, à dépasser les frontières de nos pays, de nos préjugés, de nos égoïsmes et aller ainsi vers un meilleur service de l'Homme, et y découvrir assurément le chemin de Dieu « en cette image et ressemblance » présenté par notre histoire... « Tout homme est une histoire aujourd'hui et pour demain la maison commune de l'humanité ». Mais n'allons pas chercher trop loin un chemin imaginaire !

« L'homme de Dieu qui cherche à être juste et religieux vit dans la Foi, l'Amour, la Persévérance et la Douceur... en présence de Dieu qui donne vie à toutes choses. » Prenons en compte pour nous-mêmes ce conseil de l'apôtre Paul à son disciple Timothée, que nous propose la liturgie de ce dimanche.

Paul Beschet (matricule 28 907)

Réception à la mairie : M. Gallois adjoint au maire représentait M. le maire Gilles de Robien, empêché.

MM. Sellier et Gallois dans leurs allocutions évoquent les souffrances subies par la population d'Amiens, détruite à 85% et les sacrifices de la Résistance (790 déportés, 397 rescapés).

M. Gallois rappelle le bombardement de la prison (opération Jéricho) où étaient enfermés 700 prisonniers résistants : il y eut 102 morts et 255 évasions.

Dimanche 27 septembre

Messe concélébrée par le Père Beschet et le Père Seznec, curé de la cathédrale. Dépôt de gerbe au monument des deux guerres mondiales. Un détachement militaire rend les honneurs en présence des autorités civiles et militaires.

Visite du « Mémorial Australien » et à Péronne, de « l'Historial de la Grande Guerre ».

Mme Huss (belle-fille de notre président d'honneur), historienne spécialiste de la Première Guerre Mondiale, fait un exposé très intéressant sur le sujet.

Halte à la gare de Villers-le-Bretonneux où une gerbe est déposée par Mme Opron devant la plaque à la mémoire de trois cheminots tués pour faits de guerre, dont son père Maurice Mercier (matricule 6409) décédé à Flossenbürg.

Document établi à partir du procès verbal de séance rédigé par Aimé MEIS, et des notes préparées par les intervenants, ou prises en cours de réunion.



Dépôt de gerbe à la stèle de la Déportation.



Réception à la Mairie.



Hommage à Maurice Mercier (père de Mme Opron) décédé à Flossenbürg.



Dépôt de gerbe au Monument aux Morts des deux Guerres Mondiales.

Le pèlerinage 1998

Rédigé à partir du texte de l'exposé de Michel Clisson, de notes de séance, et d'articles de presse allemands traduits par P. Volmer



Johanngeorgenstadt
Jean Georges Ville

Du 14 au 21 juillet avec un départ le 14 et deux itinéraires, dont l'un pour la Tchécoslovaquie, et en suite Flossenbürg, et l'autre direct pour Flossenbürg.

Itinéraire Tchèque

► 14 juillet

Arrêt à Erfurt, près de Weimar, et de Buchenwald.

► 15 juillet

Le Kommando de Johanngeorgenstadt. Cérémonie au monument, accueil par le maire M. Kraus. Entrée en République Tchèque, arrêt à Karlovy-Vary (Karlsbad). Visite du cimetière, arrêt au monument.

► 16 juillet

Arrêt à Prague. Contact à l'Ambassade de France.

► 17 juillet

Arrêt à Hradistko. Présence du Lieutenant Colonel Dumas, attaché militaire à l'ambassade de France à Prague. Cérémonie au monument à laquelle assistent MM. Hampl et Wolf, représentants de l'association tchèque des déportés à Flossenbürg. Arrêt à Janovice (Janowitz). Messe à la paroisse et cérémonie au monument avec une réception par le maire.

► 18 juillet

Stodt : dépôt de gerbe.
Holysov (Holleischen) : cérémonie à l'entrée du camp. Présence du maire.
Tachov : cérémonie au monument avec les délégués des anciens com-

battants et accueil par le maire et les étudiants. Svatava (Zwoudau) : fin du périple Tchèque, le maire est représenté. Brève cérémonie devant le monument que la municipalité a l'intention de faire restaurer dans un prochain délai.

Flossenbürg

► 19 juillet

Arrivée à Flossenbürg. En présence de représentants de la presse, accueil très chaleureux par le maire Johann Werner accompagné de son épouse, du conseil municipal et de Josef Mörtl, dont ce sera la dernière apparition publique (il est mort le 4 octobre dernier). Messe concélébrée par le Père Beschet et par le Père Peter Zillich, prêtre à Flossenbürg. Après la visite, le responsable du centre d'information et de documentation, Jörg Skriebeleit fait un exposé sur les progrès d'aménagement du mémorial.

Franz Gleixner, directeur des études du Neustadt gymnasium, présente le dossier de baccalauréat préparé par une élève, Katrine Schneck « Etude sur les Français au KZ - Flossenbürg ».

► 20 juillet

Cham : rencontre au monument avec M. Kroll, le maire et les élèves du lycée.

Hersbrück : cérémonie au monument du crématoire situé à Schupf, ensuite rencontre avec le maire d'Hersbrück, M. Plattmeier, le maire de Happürg, M. Löhner avec M. Leibl directeur du collège, et M. Wolfgang Süß professeur de français au collège.



Mme Gobillard
fille de Léon Jeangirard (6411)
devant le monument
de Karlovy-Vary
(Karlsbad)



Hradistko



Hradistko : L'arbre aux fusillés.

► 21 juillet

Hersbrück : point fort du pèlerinage, le moment le plus intense et le plus émouvant.

Nos hôtes ont préparé une réception et un colloque qui se déroule au lycée, dans une classe d'élèves de français, une quarantaine environ, en présence de représentants de la presse et de la télévision et des habitants de la commune. Les déportés, les familles et les jeunes qui les accompagnent sont reçus par cette assemblée. Les deux heures prévues pour un échange ne suffisent pas pour apaiser la soif de connaître et l'intérêt des participants. La réunion, mémorable, commence dans une ambiance tendue à laquelle succède rapidement une émotion vraie, un courant de sympathie s'établissant entre toutes les personnes présentes.

Les différents journalistes qui ont assisté à ces entretiens et qui appartiennent soit à la presse nationale, comme la «Süddeutsche Zeitung» ou les «Nürnberger Nachrichten», soit à la presse locale l'«Hersbrücker Zeitung», ont relaté la manifestation avec sérieux en lui donnant un large développement ; ils ont été impressionnés par la dignité et l'émotion de l'événement et détail intéressant, ils sont revenus plusieurs jours sur l'événement (le 20, le 22 et le 23). Par exemple les «Nürnberger Nachrichten» titrent : « Une rencontre entre jeunes : une leçon d'histoire » et cite en particulier les remerciements formulés par Wolfgang Süß à l'intention des déportés présents « revenus là où ils ont vécu injustice et souffrance indicibles mais dont les témoignages sont bouleversants ». Ce journal conclut en citant les propos formulés en allemand par une jeune française, Maud Raber, lauréate du Concours de la Résistance et de la Déportation. Il lui est demandé ce qu'elle pense de l'histoire allemande. « A ce propos, il reste toujours une barrière que nous autres jeunes nous ne pouvons pas franchir ; nous avons la chance maintenant de vivre une vie merveilleuse » A un participant allemand qui lui demande pour quelle raison elle manifeste de l'intérêt pour l'histoire de la période nazie elle répond : « Je dois regarder pour comprendre. » Les applaudissements de l'assistance ponctuent ces échanges.

La «Süddeutsche Zeitung» reconnaît que « pendant longtemps le passé fut refoulé à Hersbrück



et ce colloque dans une salle de classe entre jeunes est un grand événement ».

Au cours de ces échanges, plusieurs anciens interviendront, Bouvier, Berthet, Grebol, Caillé, Suzanne Mondamey, L. Martin, et un ancien détenu allemand Alfred Nerlich : la presse a reproduit fidèlement leurs propos. Roger Caillé dit :

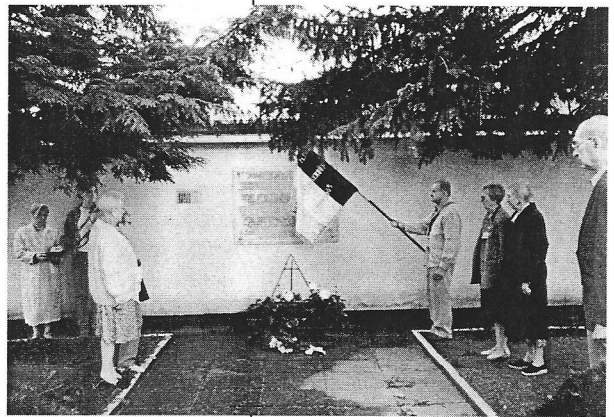
« J'ai longtemps refusé de revenir ici. Ma fille vit en Allemagne, elle travaille à l'Office franco-allemand de la Jeunesse, mes petits-fils sont nés en Allemagne, alors je me suis décidé. »

A la suite de ce colloque, une cérémonie a eu lieu en présence du groupe des pèlerins et de tous les participants allemands à cette rencontre, citoyens de la ville ou lycéens. Les représentants de la presse sont là et les caméras et les micros sont préparés.

Le Maire, M. Plattmeier, dans une brève intervention, manifeste sa reconnaissance pour l'acte de présence des pèlerins français et souligne leur persévérance au cours des années. Il y voit pour sa commune et ses administrés un engagement au maintien de la mémoire.

Puis tous les participants à la manifestation se rendent, à pied, à Happügg, près du site d'entrée des

Janovice
(Janowitz)



Holysov
(Holleischen)



Svatava
(Zwodau)



Tachov



Flossenbürg

tunnels sous la montagne (il s'agit de l'entrée numéro deux). Une plaque commémorative est inaugurée et Walter Löhner, le Maire de Happürg, prononce une allocution émouvante (le texte français en a été distribué au préalable aux assistants. Ci-après des extraits).

« Ils ne nous oublieront jamais. Ils auront d'abord honte quand ils se rendront compte de ce qu'ils ont fait. Ensuite - ils nous construiront un monument et diront qu'ils ne vont plus jamais tolérer une telle injustice. »



**De gauche à droite :
M. Clisson, J. Werner
Maire de Flossenbürg
Mme Werner et
M. Fleixner**

Tels sont les derniers mots d'un prisonnier en train de mourir au camp de concentration d'Hersbrück. Cet appel désespéré, chers visiteurs de France, mesdames et messieurs, chers élèves du lycée Pauf-Pfinzing de Hersbrück et de notre école de Happürg,

cet appel que j'entends aussi comme un appel à la paix et à l'entente entre les peuples, a gardé - plus de 50 ans après cette période tragique de notre histoire - une grande importance.

Car nous nous sommes assemblés ici pour nous rappeler toutes les victimes de ce régime de la terreur qui ont dû laisser leur vie pour et dans cette montagne.

[...]

L'un ou l'autre se demandera quel peut-être le sens d'une telle cérémonie après si longtemps. Peut-être l'un ou l'autre est-il aussi d'avis que, dans notre pays et partout dans le monde, il existe suffisamment d'endroits qui rappellent les victimes des régimes de terreur. Et il est possible que chacun soit d'abord intéressé et touché par ce qui se passe actuellement et dans son environnement immédiat. On cherche, par contre, à chasser le souvenir des choses désagréables et terribles ou douloureuses. C'est une réaction tout à fait humaine qu'on peut comprendre - mais qui est aussi dangereuse. Dangereuse surtout quand elle fait oublier ce qui fait aussi partie de la réalité de la vie, selon toutes les expériences faites au cours de l'histoire de l'humanité : la guerre, la mort, la souffrance et le désespoir. Et voilà pourquoi j'estime nécessaire qu'on ne rende pas seulement honneur aux victimes à d'autres endroits dans notre commune. Il est nécessaire qu'à cet endroit-ci, où cette histoire de la souffrance a pris son départ et qui en a été la cause, on rappelle ce qui s'est passé.

[...]

C'est ici, à la plus grande des anciennes entrées aux galeries que nous voulons aujourd'hui - et aussi à l'avenir - nous souvenir avec nos visiteurs français, des victimes de ce projet insensé. Nous vous remercions, cher M. Clisson, d'avoir donné l'impulsion à l'installation de cette plaque commémorative. Vous voyez que nous avons pris ce projet très au sérieux.

[...]

Le relief sur la plaque en bronze, créée par des artistes de Amberg, M. et Mme Diehm, nous montre de façon impressionnante, la souffrance des détenus, en voici le texte :

« En commémoration des victimes du régime de terreur qui ont laissé leur vie ici pendant les années 1944/45. Rappel aux vivants : empêchez que de telles choses se reproduisent ! »

[...]

AVIS DE RECHERCHE

Qui a connu Jean PIPPIA ?

Né à Marseille le 6 août 1920 (dernier domicile 184 rue Nationale St-Louis) requis du STO, affecté aux usines Messerschmitt à Regensburg, arrêté en octobre 1944 pour propagande religieuse, jugé par un tribunal allemand et envoyé à Flossenbürg.

Prière de transmettre tous renseignements à

Mme E. Di Gioia (née PIPPIA, sa soeur)

10 square Paul Arène - St Barnabé - 13012 MARSEILLE

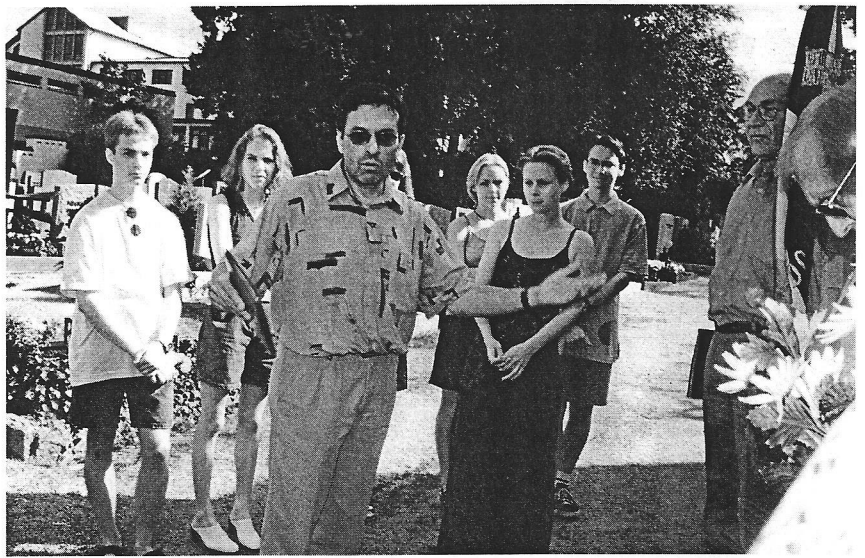
FLASH-INFO

Une information détaillée sur le programme du pèlerinage 1999, et sur l'assemblée générale 99, est en cours de préparation et sera diffusée prochainement

Une brève cérémonie religieuse se déroule, concélébrée par le Père Karl Schmidt, prêtre de la paroisse et le Père Beschet. Le père Schmidt stigmatise la conduite de ses compatriotes « c'est une honte pour le peuple allemand, car presque tous les nazis étaient chrétiens. » Mme Linde Pflaumer et M. Martin Pflaumer, au nom de tous les participants allemands à la cérémonie, font acte de repentance en s'adressant à Roger Caillé en particulier, symbole de tous les déportés, ainsi qu'aux familles des disparus.

L'ambiance exceptionnelle de ce pèlerinage 1998 est le résultat de 50 ans d'efforts et de présence obstinée que nos interlocuteurs apprécient avec respect et considération. Comme l'a dit notre président d'honneur Henri Lerognon au cours d'une récente réunion de notre conseil d'administration : « C'est la première fois en 50 ans que les enfants d'Hersbrück peuvent rencontrer, interroger et écouter les anciens déportés du camp. Ce qui vient de se passer nous amène à réfléchir sur le sens de notre action qui a connu trois époques différentes : d'abord, celle des familles des disparus, puis celle des rescapés et maintenant celle des rescapés accompagnés de leur familles et de jeunes. Dans les premiers temps nous étions juste tolérés par la population locale, progressivement nous fûmes admis ; maintenant, nous sommes vraiment accueillis, écoutés et compris. »

C'est aussi le moment d'évoquer le souvenir des veuves et des mères de nos camarades disparus, et celui des survivants qui voici près de 55 ans, se rassemblèrent pour maintenir la mémoire et tracèrent à travers les ruines, la haine et la mort, le chemin difficile vers la paix et la réconciliation : Mesdames de Lipkowski, de Beaumont, Dehollain, Flamencourt, Jardel, l'abbé Louis Poutrain, Armand Mottet.



Le cimetière de Cham



Monument du crématoire d'Hersbrück à Schupf



(voir suite en page 14)

Cérémonie du 22 Avril 1998 au Père-Lachaise



53^{ème} anniversaire de la libération du Camp.

Comme chaque année, notre Association a eu l'honneur



Dépôt de gerbe par Henri Lerognon et Louis Martin.



10^{me} anniversaire de l'inauguration de la stèle

de raviver la flamme le 10 octobre à l'Arc de Triomphe



Louis Martin ravive la flamme.

Le camp d'Hersbrück

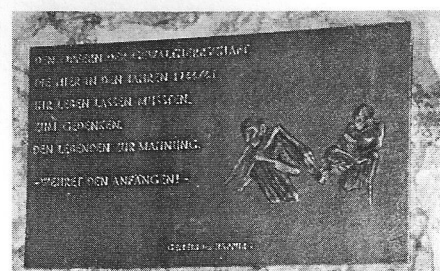
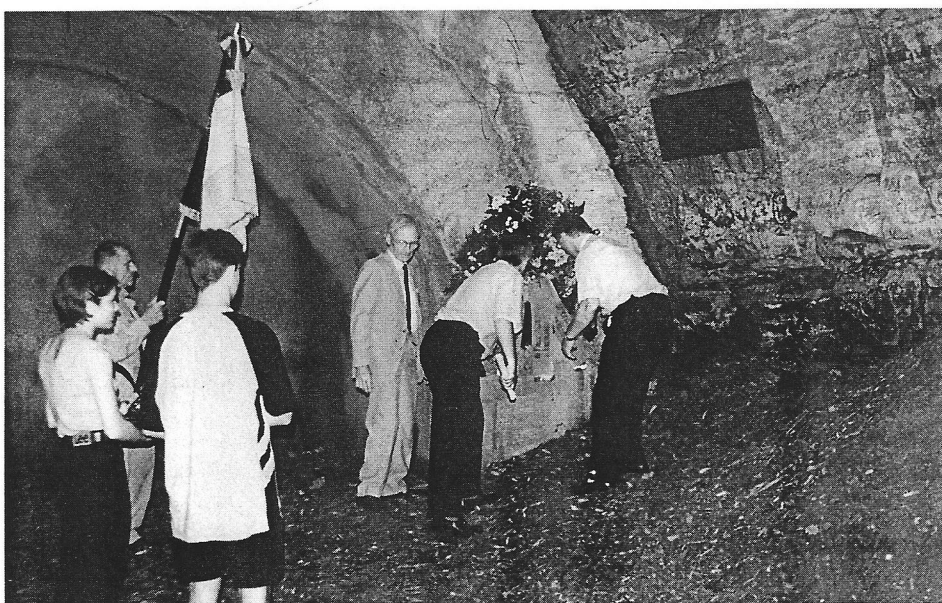
Le camp d'Hersbrück installé sur une douzaine d'hectares regroupait environ deux milles détenus en avril 1944, date à laquelle le creusement des galeries du tunnel a débuté. Elles devaient abriter des ateliers de construction de moteurs d'avion BMW. Dix milles détenus de 23 nations sont passés dans ce camp entre mai 1944 et mai 1945, près de 50% y sont morts ; 900 Français ont été affectés à Hersbrück, 762 y ont disparu (1). Trois kilomètres cinq de tunnel furent creusés en l'espace d'un an, mais l'usine ne put ni être achevée ni fonctionner en raison de l'avance alliée.

(1) Ces chiffres ne comprennent pas les détenus gravement malades qui étaient renvoyés au Revier de Flossenbürg pour y mourir.



Vue générale d'Hersbrück

Les pèlerins en marche vers l'entrée du tunnel.

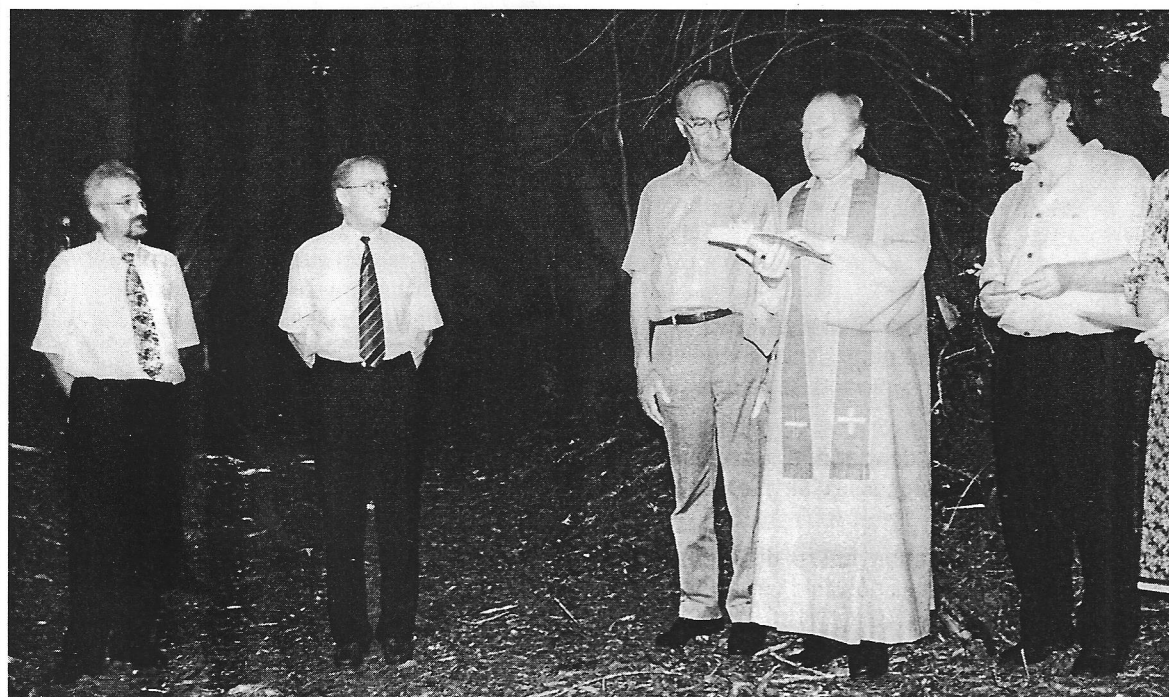
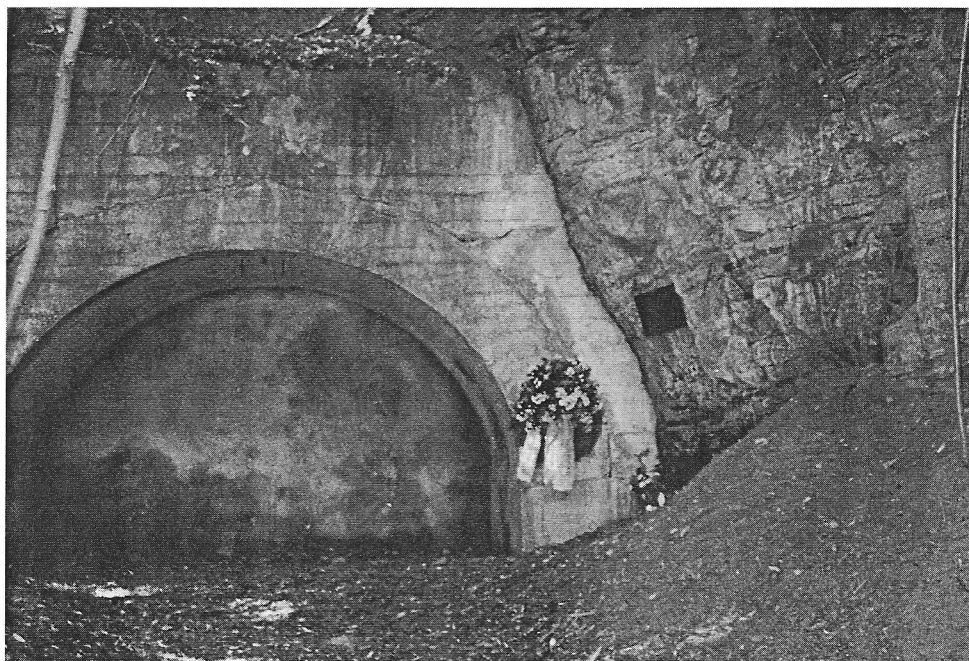


Dépôt de gerbe devant la plaque commémorative.
Œuvre de M. et Mme Diehm



Mr Plattmeier Maire d'Hersbrück, Roger Caillé, Alfred Nerlich devant le monument du camp d'Hersbrück.

L'entrée principale du tunnel



*De gauche à droite :
M. Chateau,
Mr Löhner Maire de
Happürg,
Père Beschet,
Père Schmidt,
M. et Mme Pflaumer.*

Compte-rendu de la réunion internationale du 2 octobre 1998

organisée par le Land de Bavière

Compte-rendu établi par le Ministère bavarois de l'Education et des cultes. Texte traduit quasi-littéralement par François Perrot afin de ne pas risquer de dénaturer la pensée de son rédacteur allemand.

Les motifs qui ont provoqué la tenue de cette conférence sont les suivants : le gouvernement de Bavière a racheté à la société Alcatel pour 1 DM symbolique, les terrains et les bâtiments que celle-ci possédait dans l'enceinte de l'ancien camp ; la société a souhaité que les lieux soient utilisés pour le maintien de la Mémoire. Cette réunion avait donc pour objet l'examen des propositions des diverses parties concernées par l'existence et l'histoire du camp (gouvernements, associations d'anciens détenus). A la lecture du compte-rendu on pourra noter la convergence quasi unanime des propositions formulées, qui peuvent se résumer en une seule : restituer l'état du camp tel qu'il était en 1945.

Les pays concernés étaient représentés à cette réunion par les associations nationales d'anciens déportés et les familles des disparus (notamment la France, la Belgique, la Pologne) accompagnés de fonctionnaires diplomatiques, du niveau du consul ou consul général.

Assistaient à la réunion les délégations de : la Belgique, la France, les Pays-Bas, la Pologne, la Hongrie, la Roumanie, la Fédération de Russie, la Slovaquie, la Slovaquie, la République Tchèque, l'Ukraine, les U.S.A.

Noter :

- la Grande-Bretagne n'était pas représentée bien que plusieurs de ses nationaux (pilotes, officiers des services spéciaux, agents de réseau, aient été exécutés dans le bunker),
- un des deux participants de la délégation US avait été interné au camp, il avait alors 17 ans.
- du côté allemand, la présence de délégués des associations de déportés tziganes, du parti social démocrate, de l'Association du «20 juillet 1944», de l'Association culturelle israélite.

1. Conception d'ensemble

Presque toutes les propositions des délégués des associations de survivants se retrouvent sur les points suivants :

- Les survivants doivent être associés de façon continue au processus de réorganisation du Mémorial.
- La restructuration future du Mémorial doit s'orienter le plus possible vers l'état existant en 1945.
- Tous les bâtiments de l'époque du camp qui

existent encore totalement ou en partie doivent être conservés. Ils doivent constituer les preuves de la terreur dans une exposition permanente.

- La place d'appel doit être, autant que possible, reconstituée dans son aspect d'origine. Tous les bâtiments de l'après-guerre doivent être éliminés.
- Une solution doit être trouvée afin que les victimes du camp de concentration de Flossenbürg retrouvent leur identité. Pour la majorité des présents, il conviendrait d'ériger un mur de granit avec les noms des anciens « häftlinge » (une solution alternative serait un arc de cercle de blocs de granit). Une autre proposition serait, dans une future documentation de privilégier les biographies des « häftlinge ». (*Détenus*) *
- Un Mémorial de KZ ne devrait pas avoir un pur caractère de musée. Il doit constituer un lieu de pédagogie pour les générations d'aujourd'hui et de demain. Le but doit être de transmettre la connaissance des conditions, des structures et des fonctions de la domination fasciste.
- Flossenbürg doit devenir un lieu de rencontre, en particulier des jeunes, les infrastructures nécessaires doivent être créées (comme par exemple à Dachau).
- La proximité géographique de la République Tchèque doit être utilisée pour créer un Mémorial transfrontalier : par exemple, une exposition pourrait montrer la circulation secrète, à travers la frontière, de la presse et des écrits clandestins, après 1933.
- Les explications dans le Mémorial devraient absolument être données en plusieurs langues.
- Le bureau d'information devrait être agrandi tant en personnel qu'en matériel. Son siège devrait être transféré sur le territoire de l'ancien camp. Il devrait jouer le rôle de l'administration du Mémorial, mais également celui d'un lieu de mémoire et de communication.
- Les stèles et les tombes situées dans les kommandos extérieurs ou le long des Marches de la Mort devraient être placées sous la responsabilité du Mémorial, selon des modalités à étudier.

2. Propositions particulières

Outre les propositions de conception d'ensemble, de nombreuses propositions particulières ont été avancées qui peuvent être rassemblées sous trois thèmes : Mémorial, Exposition, Centre d'Etudes et de Documentation.

2.1. Le Mémorial

Chaque année une rencontre des survivants devrait avoir lieu le 23 avril, jour de la libération du camp de concentration de Flossenbürg.

La jeunesse devrait être associée à l'entretien du Mémorial.

Le respect devant les tombes, la pyramide des cendres, les plaques, les croix, le crématoire et le mirador doit être maintenu. Les lieux du souvenir doivent constituer une unité avec les anciens bâtiments et la place d'appel, unité de mémoire.

La cantine S.S. et le bâtiment de la DEST doivent faire partie de l'ensemble.

Les points importants pour l'histoire doivent être soulignés : le poste de garde, la potence, la rampe du crématoire, les escaliers, la carrière, le kommando 2004 (Messerschmitt). Des tableaux et des pancartes doivent être installés à différents endroits afin d'identifier les endroits les plus significatifs, par exemple : où était le portail, où étaient les baraques, les petits chemins vers la carrière et vers les ateliers Messerschmitt, où était le camp de quarantaine.

Le poste de garde à l'entrée des « häftlinge » doit être reconstruit. C'était à l'époque une petite baraque en bois avec un portail en fer.

La vue d'ensemble sur le camp doit être rétablie même si des arbres et d'autres structures doivent être supprimés.

Une carte du camp, très parlante, montrant son état en 1945 (avec les noms et les numéros des bâtiments et des baraques) doit être installée à l'entrée du Mémorial.

Les traces des changements des dernières cinquante années doivent rester visibles : les constructions d'après-guerre sont des témoins de l'histoire du Mémorial. Par exemple, les tombes doivent rester dans leur état actuel. Après démolition des bâtiments d'après-guerre des traces (restes) doivent demeurer visibles.

Devant le portail d'entrée devrait être inscrit : « Du lieu de l'horreur au lieu de rencontre ».

Les victimes du « 20 juillet » ne doivent pas être privilégiées par rapport aux autres victimes du camp de concentration. Il conviendrait de réfléchir au transfert de la plaque Canaris du crématoire vers un autre endroit.

A l'endroit de la potence devrait être posée une plaque.

Une baraque doit être reconstituée. L'aménagement intérieur doit montrer les conditions de vie des häftlinge.

La potence doit être rétablie dans les couleurs gris et bleu des häftlinge.

2.2. L'exposition

Les documents ne doivent pas être alignés sans commentaires, le visiteur doit être sensibilisé afin que la perspective des meurtres se révèle à chaque document. Le sort des victimes doit être privilégié. Des photos de famille et autres documents doivent relater la biographie avant la persécution, afin d'établir un contrepoint.

La responsabilité sociale et historique, la faute des coupables et de leurs aides doivent être mises en évidence.

La future exposition doit aussi évoquer le thème des génocides des Juifs et des Tziganes.

L'exposition actuelle doit être transférée de l'ancienne prison du camp dans un bâtiment adapté (par exemple le bâtiment sur la place d'appel). La prison du camp devrait alors comporter une exposition spéciale dans un bâtiment adapté (exposition spéciale « 20 juillet » ou « Résistance »).

Dans l'ancienne cuisine pourrait être aménagée une salle pour des expositions artistiques.

Dans la buanderie pourrait être installée une salle de conférences.

La fin du régime nazi devrait aussi être évoquée.

Des cartes géographiques devraient être mises à la disposition des visiteurs :

- (1) - une carte des principaux camps en Europe,
- (2) - une carte de Flossenbürg avec ses kommandos,
- (3) - une carte des Marches de la Mort et des lieux de libération des diverses colonies.

L'exposition doit, outre des originaux (objets, documents, photos) proposer aussi des copies ; des répliques, des miniatures et des projections de vidéocassettes, de films et de diapos.

Les visiteurs étant souvent des personnes âgées, les locaux doivent leur être accessibles.

Au centre de l'exposition doit se trouver une « Section de Mémoire » avec livres, photos, films, communiqués de presse et aussi des dessins et des tableaux faits par d'anciens häftlinge.

L'exposition doit être supervisée par des historiens et des survivants.

2.3. Le centre d'études et d'information

Le bureau d'information doit devenir un centre permanent de documentation et de recherches.

Le financement du travail historique et pédagogique doit être assuré à long terme. Des archives multimédia doivent être prévues en vue d'une recherche scientifique systématique.

Tous les matériaux qui ont été mis à la disposition d'autres associations ou organisations doivent être rassemblés au centre de documentation.

Les souvenirs écrits et oraux d'anciens häftlinge doivent être rassemblés.

La bibliothèque doit comprendre non seulement des publications sur Flossenbürg mais aussi sur le nazisme en général.

Les informations doivent être mises à la disposition d'Internet.

Il faut prévoir :

- la formation d'enseignants,
- la fourniture de matériel pédagogique à leur intention,
- une salle d'études avec des moyens de reproduction.

Il faudra offrir des visites guidées et autres activités pédagogiques destinées spécialement aux jeunes.

Des rencontres internationales, des séminaires, des symposia et des manifestations du souvenir seront organisés par le bureau d'information du Mémorial. On doit prévoir la coopération des groupes nationaux et d'associations d'anciens détenus, de savants, de publicistes, d'enseignants et d'organisations et institutions qui se sont vouées jusqu'à présent au travail dans le Mémorial.

Il faudra encourager des recherches sur Flossenbürg, les kommandos, les détenus. Une liste des adresses des survivants et un fichier des morts seront établis.

Des archives photographiques et cinématographiques seront établies.

3. Déclaration du Dr Rupp

Le Dr Michael Rupp, Directeur de la Centrale pour la Formation politique en Bavière, a assuré les survivants que l'Etat libre de Bavière ne se soustraira pas à sa responsabilité à Flossenbürg. La cession des installations d'Alcatel a marqué le début d'une nouvelle phase ; l'Etat de Bavière n'avait d'ailleurs jamais douté que cela arriverait.

Le Dr Rupp a indiqué qu'un certain nombre des propositions formulées par les délégués avaient déjà été réalisées :

- depuis juillet 1997, la salle de cinéma fonctionne,
- les travaux du centre d'études et de documentation ont déjà commencé dans l'ancien bâtiment de la Kommandantur,
- pour l'année prochaine, on peut compter sur une amélioration en ce qui concerne le personnel.

Le Dr Rupp a confirmé que le Mémorial de Flossenbürg jouera un rôle conforme à l'importance historique de l'ancien camp de concentration ; il a indiqué que les recherches entreprises par M. J. Skriebeleit ont été marquées de nombreuses réussites. Enfin, le Dr Rupp a annoncé qu'il réfléchissait à la création d'une fondation du Mémorial.

Souvenirs d'un 6 000

Flossenbürg de sinistre mémoire

par Jean VALET
(6887)

Avant, il y avait eu, en décembre 1943 la prison, au 92 à Clermont-Ferrand⁽¹⁾, avec les deux tueurs de la Gestapo, Roth et Kaltseiss, qui avaient exécuté de leur main 24 d'entre nous.

Et puis Compiègne... pas trop mal après la prison...

Et le transport vers Buchenwald fin février 1944... l'horreur, 3 jours de voyage entassés à 100 par wagon... Quelqu'un avait eu l'idée qu'on pouvait s'asseoir alternativement par tiers mais le premier tiers ne s'est jamais relevé.

Ensuite, l'arrivée à Buchenwald de nuit... spectacle dantesque : les cris des gardiens, les phares, les miradors, le mini zoo avec un ours et un chien, l'arbre de Goethe, une charrette chargée de cadavres nus qui traverse la place, poussée par des fantômes sans regard, l'abandon de nos quelques objets bien classés dans un sac en papier, la tonte, le bac de désinfection, la distribution au hasard d'habits ridicules, un numéro (42 758) terriblement difficile à prononcer en allemand, qui sera notre nouvelle identité, les appels interminables ponctués par les discours du chef de baraque nous exhortant à la discipline et à la solidarité... Tout cela maintes fois raconté par d'autres, et beaucoup mieux.

Et puis un jour de février 44, on appelle une liste de 580 noms en partance pour Flossenbürg. Wagons ouverts avec une sentinelle, voyage court, paysage agréable, arrivée dans une petite gare de campagne. On traverse à pied un village paisible... deux églises, un Christ en bord de route ; nous montons en direction d'une colline boisée garnie de jolis petits chalets... Espoir!... peut-être allons-nous rejoindre un kommando plus humain que ce que nous avons connu jusque-là. Mais la route oblique sur la gauche s'éloignant des chalets, et c'est l'entrée sinistre du camp avec son portique classique « ARBEIT MACHT FREI ».

Le camp de Flossenbürg : une double clôture de barbelés électrifiés, des miradors, une grande place, des baraques à droite en terrain plat, la colline à gauche avec un large escalier de pierre bordé de baraques semblables étagées de part et d'autre. Au fond de la place, deux bâtiments de pierre : à gauche les cuisines, à droite les douches. Plus loin, dans une enceinte, quatre vastes baraques sans fenêtres, d'un autre style, "la quarantaine"... c'est là que nous sommes dirigés comme tous les arrivants.

Alors a lieu une première séance de mise en condition. Après un ultime comptage suivi d'un long discours, traduit en français, pour nous avertir que la vie de château que nous avions connue à Buchenwald, c'était fini, qu'ici nous étions dans un « vrai camp de concentration dis-

cipliné, où tout manquement serait sévèrement puni... » avec une longue énumération de tous les interdits. Nous remarquerons le changement de couleur en vert du triangle de nos kapos (qui étaient en rouge à Buchenwald) et nous pénétrons dans nos baraques entre deux rangées de kapos qui nous matraquent au passage pour illustrer dès notre arrivée le changement de régime de notre nouveau camp. Depuis notre emprisonnement à la Gestapo, nous découvrons à nouveau les brutalités gratuites. A Buchenwald, nous recevions de temps en temps un coup de matraque pour une pierre choisie trop légère à la carrière, un mauvais alignement lors des appels, ou la méconnaissance de notre matricule en allemand, mais on pouvait composer. A Flossenbürg, rien... tout était soumis au « bon vouloir » de kapos sadiques, réellement fous, qu'une longue détention avait lourdement marqués.

Une première séance de douches... entassés dans une grande salle carrelée... Un kapo, armé d'une longue trique, tape sur nos têtes rasées en hurlant des discours incompréhensibles. Une corvée démente qui consistait à arracher des poteaux sur un talus et à les faire rouler en bousculant au passage les camarades qui arrachaient plus bas. La nuit, on devait se soulager perché sur un tabouret, dans un grand bidon qu'il fallait ensuite transporter jusqu'aux tinettes à l'extérieur, après que le kapo eût demandé l'autorisation à la sentinelle du mirador. Malheur aux derniers utilisateurs réquisitionnés pour porter le bidon, plein jusqu'au bord, qui se déversait sur leurs épaules.

Au bout de quelques jours, on nous répartit dans les baraques « normales » du camp. La malchance nous affecta, avec quelques camarades, au Block 7, le dernier à gauche, au sommet du grand escalier. Dans l'aile B, le chef de baraque était « acceptable » Willy Sebald, triangle vert (droit commun) comme tous les kapos de Flossenbürg, mais pas criminel, précisait-il, "seulement cambrioleur", ce qui représentait un certain brevet de respectabilité ; beaucoup de Polonais « Stubendienst », matraquages modérés pour les entrées et sorties de la baraque, pour les rassemblements et particulièrement pour les lits dont les couvertures sur nos paillasses de copeaux de bois devaient présenter un alignement parfait de leurs rayures.

Après un court séjour dans cette aile B, on nous transféra dans l'aile A où régnait « l'homme à la pipe », Kressel. Avec ses acolytes polonais et tchèques, il entretenait un rythme infernal : contrôle des poux, chasse aux WC, corvée de « café » (vague tisane chaude du matin)... etc. Un brusque changement s'opéra avec l'arrivée des colis de France ayant transité par Buchenwald.

(1) les bâtiments de la caserne du 92° R.I. transformés en prison.

Les destinataires étaient appelés au retour du travail pour aller au Block 1, sur la place, chercher les colis annoncés. Un premier prélèvement avait lieu sur place par un S.S. pour les produits prohibés : vêtements civils, boîtes suspectes... Un deuxième prélèvement était impérativement suggéré par le kapo qui assistait le S.S. distributeur, pour le remercier de sa soi-disant compréhension. Le reste était déversé en vrac dans nos vestes, boîtes ouvertes et paquets éventrés. Un troisième prélèvement était encore opéré à la sortie du Block 1 par des codétenus de nationalités diverses, venus en force nous « accueillir ». Par la suite, on s'est organisé en groupe de Français pour espérer remonter quelques restes de colis jusqu'à la baraque 7. A nouveau, tout ce qui n'était pas consommé sur place, était soumis à la « protection » du chef de Block qui devait nous annoncer un soir que son placard ayant été dévalisé dans la journée, il ne restait plus rien. Malgré toutes ces péripéties, en dehors de l'apport alimentaire très léger, l'effet psychologique des colis fut indéniable. Nous avons retrouvé aux yeux de nos « maîtres » un statut humain par ce lien avec l'extérieur.



KRESSEL "L'Homme à la Pipe"
du Block 7

dessin de J. Valet

Tout notre contingent, les 6 000 (référence à notre immatriculation autour de ce chiffre) fut affecté à la carrière, ouverture béante dans la montagne de granit à l'entrée du camp. Des mines faisaient sauter un pan de rocher, on réservait les blocs utilisables et la masse des déchets restants devait être rapidement évacuée dans des wagonnets vers le ravin de décharge. Les blocs

réservés étaient transportés sur de grossières civières jusqu'aux baraques des tailleurs de pierre. Parfois les blocs les plus importants nécessitaient des transports plus savants sur des rondins, avec des leviers.

Le travail par lui-même était déjà une épreuve compte tenu de notre état physique. Il s'y ajoutait le climat. Climat particulièrement hostile lorsque

Décès de Josef MÖRTL

Les participants à notre pèlerinage l'auront revu pour la dernière fois le 19 juillet dernier : Josef Mörtl est décédé le 4 octobre.

Depuis plus de quarante ans, actif et discret, il s'occupait de nos pèlerinages et assistait, à Flossenbürg, à nos manifestations.

Né en Bavière en 1915, J. Mörtl a adhéré en 1930 aux Jeunesses Socialistes ; pour ce motif, il est arrêté en 1934 par la Gestapo, détenu en prison puis interné à Dachau jusqu'en 1941 pour être ensuite incorporé de force dans une unité de protection sur le front de l'Est. Après la guerre, il a fait carrière dans l'administration de la Police du Land de Bavière. Homme de coeur et de conviction, il a déployé ses efforts en vue de la réconciliation de la France et de l'Allemagne. Notre Association a fait parvenir à Mme Mörtl et à sa famille un message de sympathie.



Flossenbürg, le 19 juillet 1998. De gauche à droite : Mme L'Ollivier, M. Grebol, Josef Mörtl et Christian son fils.

la carrière disparaissait sous la neige qu'il fallait débarrasser pour atteindre les pierres... les mains engourdis de froid, les pieds nus dans les claquettes... L'été, la chaleur, dans la poussière, mais l'hiver si dur que je n'ai gardé en mémoire que la carrière sous la neige. Et par dessus tout cela, régnait le kapo Ratz, un petit bonhomme toujours hurlant, édenté, jambes arquées, le plus souvent torse nu qui jaillissait de sa baraque cherchant des victimes pour satisfaire ses inexplicables colères. Il fallait arriver à échapper à son regard inquisiteur, affecter d'être acharné à travailler... Courbé sur sa pioche ou sa pelle, même au repos, gardant toujours près de soi un tas de pierres à remuer à son passage pour attester de son efficacité. Dans les baraques, un brûlot permettait aux tailleurs de pierre de se servir de leurs mains, malgré le froid. Avec la complicité de l'un ou l'autre, on essayait de s'attarder un peu après avoir transporté un rocher. La carrière, quel horrible souvenir !...

Le salut est venu le jour où fût constitué un petit kommando d'une dizaine d'hommes chargés de s'occuper des clôtures. Comment mon camarade Guy Gouttebessis avait-il découvert ce havre providentiel, et réussi à m'y faire affecter ?... Quelle chance d'être ainsi sorti de l'anonymat mortel de la carrière ! Un kapo humain : Zep Weigle... On devait compléter, réparer les barbelés, construire des miradors, couper parfois des arbres en forêt... Jamais Zep ne nous a frappés. Ce n'est qu'au retour au Block 7 que nous retrouvons l'enfer. Nous avons ainsi survécu jusqu'à l'hiver suivant. J'appréhendais de continuer à travailler à l'extérieur, et malgré l'insistance de Guy, je quittais "Zaubau" pour Altenhammer, un petit kommando d'une centaine d'hommes, à 3 km du camp central, logé dans une ancienne verrerie.

Les S.S. y créaient une petite usine qui achevait l'équipement des carlingues des Messerschmitt 109 déjà usinées dans le grand camp. Comme toujours, la qualité de vie dépendait de la nature des kapos. A Altenhammer, il s'agissait de Bavaois plus criards que mauvais. Parmi eux se trouvaient même deux Lorrains. On était rarement frappés, on travaillait à l'abri... On pouvait survivre bien que des vagues de typhus éclaircissaient périodiquement nos rangs.

Le 16 avril 1945, alors que nous entendions depuis quelques jours des bruits de canon annonçant l'approche du front, le kommando quitta Altenhammer pour rejoindre le camp central. Placé en quarantaine de typhus, j'aurais dû échapper à l'évacuation du camp au cours de laquelle 14.000 déportés furent lancés sur les routes, le 20 avril, en 4 colonnes pour ce qui fut appelé les « marches de la mort ». Affreuse hécatombe : 6 000 à 7 000 morts en 3 journées. La crainte que soient « liquidés » ceux qui restaient au camp me fit faire le mauvais choix de Dachau. Marche cauchemardesque... on se traînait lamentablement sur les routes ou les chemins, mourants de faim, de froid (il pleuvait !) achevés au fusil par nos gardiens. Le 23 avril, après avoir marché près de 80 km, les survivants furent rattrapés par les troupes américaines dans la région de Cham.

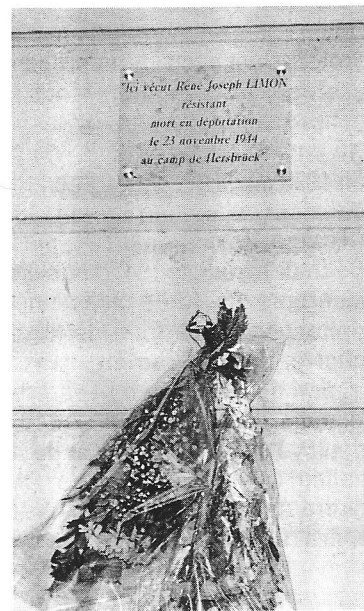
Fin de l'épreuve... retour à la maison... miracle d'être encore vivant... malheur de tous ces morts.

Jean Valet (matricule 6887)

En mémoire de R.J. LIMON (matricule 20897)



Une plaque à la mémoire de René Joseph LIMON, Déporté Résistant apposée 24 rue d'Aumale à Paris où il vécut avant son arrestation, a été dévoilée le 15 octobre par M. Gabriel Kaspereit ancien Ministre, ancien de la 2ème DB, maire du neuvième arrondissement et R. Deneri, notre Président. René Limon membre d'un réseau Buckmaster (sous-réseau « Physicien ») fut arrêté en mission en 1944 et déporté à Dachau par le convoi du 15 août puis transféré à Hersbrück où il mourut le 23 novembre 1944. René Limon a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume.



Journée du 3 mai 1945 à bord du « Cap Arcona »

par Jean LANGLET (Neuengamme 40201)

Voici plusieurs jours que nous avons été embarqués sur le transatlantique de la Hamburg America Line, « Cap Arcona ». Après les huit jours passés à fond de cale sur le Cargo « Elmenhorst » dans le port de Lübeck, où la saleté et le manque d'air régnaient en maîtres, cette arrivée sur un paquebot propre où l'eau coulait dans chaque cabine, nous semblait presque un paradis retrouvé.

L'espace était à vrai dire assez restreint : pour ma part, nous étions en premier lieu dix dans une cabine à un lit, prévue pour un passager ; (cette cabine portait le numéro 109), ensuite, on nous avait retiré deux Russes, nous restions à huit Français ; puis le deux mai, je crois, deux Français : Burcke et Ravard étaient passés dans la cabine 69. Celle-ci, plus grande que la nôtre, se trouvait de l'autre côté du couloir et avait deux hublots sur la mer alors que nous n'avions comme aération, que la porte de notre cabine donnant sur le couloir intérieur, ceci était assez pénible pour les gens dont je suis, qui aiment le grand air.

Nous nous retrouvions donc à six dans cette cabine 109 : deux Parisiens nommés Languet et Fougassier, camarades qui ne se quittaient pas depuis deux ans ; un Oyonnaxais, mon camarade Roland Maillet Decotte à la langue bien accrochée, un jeune étudiant du Lycée Louis Le Grand (Math. Spé) un peu lymphatique dont j'ai oublié le nom, mon jeune camarade Georges Garay de Fontaines-sur-Saône et moi-même.

Revenons à cette journée du 3 mai.

Nous nous réveillons comme d'habitude vers 6 heures du matin au moment de la distribution du café que nous ingurgitons avec facilité : un quart de quart environ, c'est quand même quelque chose de chaud qui calme un peu notre faim latente. Dans la matinée, pour nous occuper, notre lavabo s'engorge et, de plus, il y a une fuite à la conduite d'eau. Nous nous mettons donc à puiser avec des gamelles et à éponger par terre sous le lit. Ensuite, comme d'habitude, grandes discussions entre nous et avec les camarades des cabines voisines sur la fin de la Guerre, sur notre libération prochaine : Hitler est mort paraît-il, l'Amiral Doenitz a formé un nouveau Gouvernement ; les Américains sont tout près d'ici et ont pris Lübeck ?

Qu'y-a t'il de vrai dans tout cela ? Je ne sais ; pour ma part, je me dis que tout maintenant n'est qu'une question de patience et que les jours ou les heures qui viennent nous apporteront une solution.

Vers onze heures, distribution de la soupe : 3/4 de litre, à peu près, d'une eau assez grasse aujourd'hui et dont la qualité maîtresse est la chaleur. Nous voilà prêts maintenant à attendre le pain du soir, le tant attendu huitième de boule qui, avec le petit bout de margarine qui l'accompagne et les deux distributions déjà mentionnées, constituent toute notre nourriture officielle depuis près de 15 jours ; c'est peu, mais c'est suffisant pour tenir encore plusieurs jours s'il le faut. Je ne parle pas du trafic qui règne sur le bateau, où la monnaie est

constituée par les cigarettes américaines provenant des paquets distribués avant le départ de Neuengamme. Les heureux qui ont pu garder encore des cigarettes peuvent acheter du pain et des boîtes de conserves ; une boule de pain se paie de 40 à 80 cigarettes, une boîte de lait, 30 ; une boîte de beurre canadien, 35 ; une boîte de singe, 35 ; etc. Un Polonais a la haute main sur ce commerce et vient à tout instant pour nous proposer ces denrées diverses qu'il se procure je ne sais où.

Vers 2 heures de l'après-midi, la plupart d'entre nous sont étendus sur le lit et sur le matelas et se reposent, d'autres conversent.

Soudain, une ou deux détonations sourdes, puis quelques secondes plus tard, une détonation beaucoup plus forte : de la fumée âcre se répand dans le couloir et envahit notre cabine ; de nombreux camarades arrivent et nous entendons plusieurs rafales de mitrailleuses dont nous ignorons l'origine mais qui, évidemment, nous semblent dirigées contre nous ; comme nous sommes dans une cabine intérieure, tous refluent chez nous et se plaquent, les uns sous le lit, les autres contre les parois, protection assez illusoire. Détail comique au seuil de la tragédie qui vient de commencer : Languet se précipite sur une boîte de singe qu'il a achetée le matin en compagnie de son camarade Fougassier avec leurs ultimes cigarettes, et il se met en devoir de la vider dans le lavabo - « Que fais-tu ? » lui dit Fougassier - « -Es-tu fou ? - Je ne sais pas », répond l'autre « C'est toi qui me l'a dit » ; dialogue assez incohérent que l'affolement du moment excuse ; quant à moi, ne perdant pas le Nord, je ramasse les quelques bribes de viande éparses dans le lavabo et je les avale tranquillement, pensant que cela constitue toujours un aliment solide, susceptible de me donner des forces pour les instants à venir.

Les rafales se calment ; à ce moment arrive un jeune Français : « Venez, les copains il y a des blessés dans la cabine des Belges à transporter au Revier » - l'enthousiasme ne paraissant pas général pour ce genre de travail, j'enfile ma veste, mes galoches de bois, je prends mon couteau, les 7 cigarettes qui me restent et je sors dans le couloir. Là, je rencontre des types à la figure en sang, dans une cabine voisine, celle qui nous fait face, j'aperçois au milieu d'une fumée assez dense, un trou dans la paroi du bateau à hauteur des hublots ; je n'ai pas le temps de m'attarder : à la porte de la cabine et couché par terre, se trouve un homme, les deux jambes coupées juste au-dessous du genou et qui gémit « Ne me laissez pas ». Avec Fougassier, le Parisien de ma cabine, et un troisième camarade, nous l'étendons sur une espèce de porte qui se trouve là et nous voilà partis vers l'avant en direction du Revier. Nous traversons d'abord une montée au Pont où se trouve un grand escalier, et, vers la gauche, j'aperçois un foyer d'incendie ; nous continuons tout droit, nous frayant péniblement un passage au milieu de la bousculade qui commence à régner. Nous ne savons pas exactement où se trouve le Revier, « plus loin nous dit-on » ; nous voilà à l'avant du bâtiment - là un escalier vers le pont avant, « c'est en haut, nous dit-on ». Nous montons et arrivons sur une sorte de plate-forme inté-

rieure où au moins nous respirons de l'air frais ; nous apercevons un docteur et nous nous précipitons dessus ; mais, il se dirige autre part ; à ce moment un Belge, bien connu à Neuengamme, ancien attaché d'ambassade à Paris, embrasse le blessé que nous venons de transporter et lui dit : « C'est fini, plus d'espoir ! » Tout le monde se précipite alors sur le pont, où nous nous trouvons éjectés ; je perds Fougassier : il n'est plus question de retourner à notre cabine. Le pauvre blessé que nous avons transporté aura au moins respiré quelques bribes d'air pur avant de mourir. J'espère qu'il se sera évanoui peu de temps après.

Je me trouve donc sur le pont « avant » où l'espace est assez restreint et où la bousculade commence à être vive. L'incendie devient sérieux au centre du navire ; pour le moment le vent ne déporte pas la fumée vers nous et c'est supportable ; le tout est de se maintenir debout et ne pas être écrasé par terre - je suis parfaitement calme en dépit de la situation qui n'est pas très encourageante ; la côte est à environ 3 km ; à environ 4 ou 500 mètres de là j'aperçois un cargo, le « Thielbeck » qui est déjà couché sur le côté ; le « Cap Arcona » donne également de la bande vers bâbord, mais pas trop ; le drapeau blanc est hissé, mais un peu tard.

Le tableau d'ensemble de la situation est saisissant. Dans la mer, quelques nageurs isolés, deux ou trois petites embarcations de sauvetage surchargées pagaient tant bien que mal à quelque distance du bateau. Sur le pont où je me trouve, les hommes commencent à se transformer en bêtes et se bousculent à qui mieux ; les quelque 45 minutes que j'ai vécues à ce moment ont été un effort continu pour ne pas être roulé par terre et écrasé ; heureusement, ma constitution robuste m'a laissé assez de force pour tenir le coup en cette ultime occasion.

J'observe tout autour de moi et reste, je ne sais pourquoi d'ailleurs, exagérément calme ; j'ai la conviction intime et ancrée au fond de moi-même que je m'en tirerai, je ne sais pas encore comment.

Des matelots, des prisonniers Allemands, quelques Polonais ont des ceintures de sauvetage et sont prêts à les défendre contre tous ; d'autres serrent contre eux d'énormes poutres de bois, des planches, des portes de cabines, que sais-je encore. Je me trouve un peu au centre du pont et suis à peu près dans l'impossibilité de me déplacer dans un sens ou dans l'autre, tant nous sommes serrés. J'aperçois soudain, se dirigeant vers moi en hurlant « platz! platz!! », un ancien coiffeur au bloc 23, soi-disant américain, mais qui, à Neuengamme, portait l'écusson vert allemand des condamnés de droit commun ; il me rasait dans le camp les dernières semaines, contre des cigarettes ; sa face contractée sent la bête traquée prête à tuer tout le monde, s'il le faut, pour sauver sa propre peau, il ne me reconnaît bien sûr pas ; j'essaie de le calmer quelque peu par des

« langsam » répétés, mais il disparaît au bout de quelques secondes dans la cohue, je ne l'ai jamais revu.

A ce moment, une bonne averse vient nous arroser, je m'abrite la tête sous une serviette que j'ai autour du cou, je réfléchis. La côte est à environ 3 km, je suis très bon nageur et la distance ne m'effraie pas, mais par contre je suis sérieusement inquiet quant à la température de l'eau qui est peut-être à 7 ou 8 degrés centigrades.

Dans l'état de sous-alimentation où je suis, je me dis qu'il ne faudra essayer de gagner la côte à la nage qu'à la dernière extrémité. Je n'essaie donc pas pour l'instant de faire le plongeon. Un Russe, je crois, à côté de moi, est en train de finir une boîte de lait américain en poudre, il m'en donne deux grandes cuillerées que j'avale avec appétit et toujours avec l'idée que cela me donnera des forces. A quelques 6 ou 7 mètres de moi, vers l'arrière, un détenu distribue par une écuelle des morceaux de pain ou des biscottes, je ne vois pas bien d'où je suis, et, ma foi, pas mal d'amateurs se disputent cette dernière pâture ; il y a encore, me dis-je, des hommes suffisamment maîtres d'eux-mêmes pour trouver de l'attrait aux choses matérielles que l'on s'introduit dans l'estomac. Tous ne sont malheureusement pas ainsi.

A ce moment, j'aperçois à une centaine de mètres du « Cap Arcona » et à hauteur du pont où je suis, une petite vedette antiaérienne allemande qui, moteur stoppé, a l'air de recueillir des naufragés - je regarde bien, effectivement, je vois des hommes qui la gagnent à la nage et on les laisse monter à bord ; c'est la chose primordiale dont je voulais m'assurer : avec ces messieurs les Allemands, on ne sait jamais ! Mais là, comme la plupart des nageurs sont dans le costume d'Adam et que parmi eux se trouvent quelques marins et soldats allemands, la discrimination d'avec les prisonniers comme nous n'est pas possible.

C'est un point d'acquis ; malheureusement la vedette dérive vers l'arrière du « Cap Arcona » et elle se perd derrière le nuage de fumée qui obscurcit le centre du navire - une occasion manquée.

Malgré tout, je commence à manœuvrer pour m'approcher du bastingage bâbord, celui vers lequel le navire s'incline ; ce n'est pas facile, je fais des efforts inouïs pour y parvenir ; en chemin, si j'ose dire, (il y a en effet peut-être 4 mètres à franchir) je manque de m'écraser dans le trou d'ancre où une grosse chaîne descend jusqu'à l'eau et le long de laquelle des hommes s'accrochent pour gagner la mer. Ce mode de descente ne me paraît pas très rationnel.

Je trébuché sur la chaîne, grâce au ciel, je conserve mon équilibre ; j'aperçois de nouveau la vedette ou une autre semblable, peu importe, revenue à peu près au même endroit que tout à l'heure et qui a derechef stoppé son moteur.

C'est l'occasion à ne pas manquer : un ultime effort et me voilà au bastingage ; je sens sous mes pieds des types déjà écrasés qui ne crient même plus ; ce n'est pas le moment de s'attendrir ! Le vent nous envoie une bouffée de fumée âcre et chaude qui nous aveugle et nous essouffle à la fois ; l'endroit avec cet assaïonnement devient parfaitement inhospitalier. Je me mets en devoir de retirer ma veste, nous sommes tellement serrés que je n'y arrive pas ; un nouvel effort, ça y est, mes galoches que j'avais simplement enfilées, ayant mal aux pieds, partent d'elles-mêmes ; me voici debout ou plutôt accroupi sur le parapet ; diantre, c'est rudement haut - 20 mètres environ, j'hésite un peu - Un prisonnier en caleçon blanc saute à côté de moi, il ressort peu après et nage, on ne tue donc pas ! J'hésite encore quelques secondes et hop, me voilà parti les pieds les premiers ; m'a-t-on poussé ou ai-je sauté de moi-même ? Je ne saurais le dire ; je crois qu'il y a des deux ; je ne risque pas de me cogner contre la coque, l'inclinaison du navire étant bien suffisante pour nous faire arriver à quelques mètres de celle-ci... quelques secondes de chute et floc, je rentre dans l'eau. Je ressors immédiatement, je n'ai pas de sensation de froid ayant eu sans doute l'esprit surtout préoccupé par le danger éventuel de la chute. J'essaie un crawl magistral pour gagner la vedette, mais les manches de mon pull-over que j'ai conservé avec ma chemise, mon pantalon et mon caleçon pèsent terriblement ; étant sur le pont, il me revenait constamment à l'esprit des souvenirs de récits de naufrage lus dans je ne sais plus quels livres et où l'on recommandait entre autres :

de sauter et de ne pas plonger pour ne pas s'ouvrir le crâne contre des bouts de planches ou autres épaves qui traînent toujours à la surface de la mer à ces occasions, de conserver sur soi des vêtements chauds qui, même imprégnés d'eau aident efficacement, la laine en particulier, à lutter contre la déperdition de chaleur.

Finalement, je me résous à une espèce d'over-arm-stroke pépère qui me fait franchir confortablement les quelque 100 mètres qui me séparent de l'embarcation salvatrice ; je me hisse sur le pont par une petite échelle.

Là, je ne demande rien à personne, je cherche un petit coin que je trouve sous une passerelle de planches qui m'abrite un peu du vent et je me mets à grelotter sans arrêt comme tous les rescapés qui réussissent à gagner la vedette ; ceux-ci sont d'ailleurs peu nombreux ; quand nous arriverons à la côte, j'en compterai peut-être une quarantaine à sortir de cette vedette, même pas.

Pour l'instant, nous sommes toujours à une centaine de mètres de la proue du « Cap Arcona » ; nous nous sommes même rapprochés quelque peu : ce grand navire noir en feu qui nous surplombe de toute sa masse et qui va être le tombeau de milliers de nos camarades a quelque chose d'imposant et de formidable. Sur toute l'étendue de la mer aux alentours pèse

une sorte de lourd silence qui contraste avec les hurlements du pont où j'étais quelques minutes auparavant.

Nous approchons un peu trop près de la coque et on a quelques secondes l'impression que le « Cap Arcona » va chavirer sur nous ; immédiatement le moteur de la vedette est mis en route : nous tournons aux alentours du grand navire blessé et nous mettons le cap sur la côte, me semble-t-il. Je suis mort de froid, je retire mon pull-over, ma chemisette, je les tords tant bien que mal, je me frictionne, je les remets, enfin je ne sais comment faire pour me réchauffer. Tous les autres rescapés qui m'entourent, les uns complètement nus, les autres quelque peu habillés comme moi, sont également transis de froid.

« Tac, Tac, Tac, Tac, Tac », ça y est, voilà de nouveau des avions qui arrivent et qui attaquent je ne sais quoi en piqué ; c'est peut-être nous-mêmes, car, à bord de notre vedette les marins mettent leur casque, branle-bas de combat ! Et voilà que nous tirons avec la mitrailleuse quadruple qui constitue l'arme principale de la vedette - on entend en l'air des rafales de mitrailleuses et nous essayons de nous faire tout petits - Pourvu que ces sacrés avions ne nous coulent pas à notre tour ! La perspective de refaire un plongeon ne me dit cette fois absolument rien.

Quelques minutes de mitraillage, puis, tout se calme, mais la vedette se met à louvoyer ; qu'attend-elle pour gagner la côte puisqu'elle ne recueille plus personne ? Je dois dire que les marins de cette vedette n'auront pas fait de gros efforts pour sauver des naufragés : elle s'est arrêtée juste une fois en route pour un malheureux à bout de force qui buvait maintes tasses quand nous sommes arrivés à sa hauteur et encore, je ne sais même pas si on l'a sauvé.

La plupart des rescapés qui se trouvent sur la vedette sont Russes ; devant moi j'aperçois, complètement nu, un Tchèque qui se trouvait à la table 2 au bloc 9 à Neuengamme, et qui, à ce moment là, recevait des colis sensationnels - on est malgré soi content de retrouver des figures de connaissance dans de semblables circonstances bien que je n'ai jamais parlé à celui-là et que je ne lui parlerai probablement jamais.

La vedette navigue encore plusieurs minutes qui me semblent interminables et elle vient s'accoster à un petit navire de guerre qui, lui-même, je m'en rends compte peu après, est à quai auprès d'une petite base de la marine Allemande où l'on aperçoit un ou deux bâtiments. Là, de nouveau alerte aérienne, ce qui procure au Commandant de la vedette l'occasion de lâcher ses dernières munitions, puis les rafales cessant, tout le monde saute sur le bateau contre lequel nous sommes rangés, et, de là, sur une jetée qui nous mène à terre ; ma foi, je ne suis pas fâché de reprendre contact

avec le vieux plancher des vaches et je cours vers un hangar contre lequel sont déjà alignés une cinquantaine de rescapés - Là, nous sommes gardés à vue par un marin, mitrailleuse au poing, mais, Dieu merci, on ne voit pas de S.S. à l'horizon !

Je saute sur place pour me réchauffer : des Russes se tiennent étroitement serrés les uns contre les autres et se frictionnent à qui mieux ; je retrouve un Américain élevé en France, Philippe Jackson, fils du Directeur de l'Hôpital Américain de Neuilly, et que j'ai connu à Neuengamme ; il est lui-même rescapé du « Thielbeck », mais a de grosses inquiétudes pour son père qui était paraît-il sur le « Cap Arcona » - j'essaie de le rassurer, mais ne peux malheureusement lui fournir de précisions, ne connaissant pas son Père.

Nous restons en plein air contre ce mur environ 3/4 d'heure ; d'autres rescapés viennent augmenter notre nombre ; plusieurs, parmi nous, sont assez mal en point : soit blessés, soit à moitié morts de froid. Au bout de ce laps de temps, les Allemands nous font entrer dans le bâtiment contre lequel nous sommes adossés et qui se trouve être un petit atelier de réparation.

Là, j'ai la chance de trouver de la bourre de bois dans une caisse et je m'emmitoufle les pieds dedans, ce qui ne tarde pas à les réchauffer, alors que jusque là ils étaient complètement gelés, sensation très désagréable. Je retire de nouveau mes vêtements, je les retords, je les remets, je fais des moulinets de gymnastique ; je suis pas mal réchauffé, mais malgré tout je sens un lumbago qui a l'air de s'étendre dans mon dos vers le cou et je me dis que le lendemain, j'éprouverai sans doute quelques difficultés à danser le swing comme on le fait à Harlem !

Je suis cependant un des plus fortunés parmi mes compagnons de misère, réunis ici par la Providence, et que j'évalue grosso modo à 150 environ (parmi ce nombre, cinq Français!) quelques-uns sont blessés parfois grièvement : on les panse sommairement dans une pièce voisine avec des pansements qu'un Officier Allemand vient d'apporter ; on nous amène également quelques couvertures qui réchauffent quelques-uns d'entre nous.

Nous restons là environ une heure et demie ; par les fenêtres on aperçoit au loin en mer le « Cap Arcona » qui est maintenant complètement embrasé ; je n'ose imaginer les scènes qui doivent s'y dérouler ! « Suave mari magno, turbantibus aequora ventis... » Il est impossible de ressentir plus profondément le sens de ces vers de Lucrèce que je le fais actuellement.

Des Allemands annoncent dans notre atelier quelque chose en allemand ; je ne comprends, selon ma bonne habitude, qu'à moitié, mon année de camp de concentration ne m'a pas suffi, en effet, pour pénétrer tous les mystères de la langue de Goethe et l'allemand que j'ai

entendu n'avait d'ailleurs que de lointains rapports avec le langage qu'employait cet écrivain. Il me semble néanmoins avoir vaguement compris que des camions vont venir nous prendre pour nous remettre aux Américains dans une ville voisine. J'ai dû mal comprendre !

Peu après cependant, des camions de la Wehrmacht arrivent ; je monte dans le second qui est bâché, ce qui nous protège du froid, mais, par contre, nous bouche l'horizon. Nous voilà partis : nous roulons 4 à 5 km et arrivons sur une place de village ou de petite ville où, évidemment il se passe quelque chose d'insolite - nous faisons des trous dans les bâches du camion et j'aperçois un gros tank à 200m environ : est-il Anglais, Américain ou Allemand ? Toute une cohorte de soldats Allemands sans armes sont groupés sur la place et gardés par des soldats qui, de toute évidence, ne sont pas des Allemands. Qu'êtes-vous ? leur hurle-t'on, Américains ? English, répondent-ils ! C'est donc vrai, les Alliés nous ont enfin rejoints, nous sommes libres !!! Nous passons quelques secondes inoubliables, nous explosons, grandes poignées de mains avec les Russes ; je n'ai guère que des Russes autour de moi à part deux Allemands recroquevillés l'un contre l'autre et qui ont l'air moins joyeux, mais on s'en fiche pas mal !

Notre camion roule encore quelques centaines de mètres et nous laisse au milieu de casernes de la marine Allemande.

Je commence mes premiers pas d'homme libre à rechercher, toujours pieds nus et plus ou moins grelottant, des vêtements secs et quelques aliments susceptibles de renouveler mes calories enfiévrées.

Combien ces servitudes matérielles me paraissent douces maintenant, à côté de l'esclavage immonde imaginé par les cerveaux malades et cruels des S.S. germaniques !

Jean Langlet
Neustadt 4 au 14 mai 1945
(matricule 40201 Neuengamme)

Bilan : environ 7 000 morts (chiffre indiqué sur le monument du « Cap Arcona » sur la place) dont 4 500 à 5 000 sur le « Cap Arcona », le reste sur le « Thielbeck ». Le Deutschland est toujours resté un mystère : on ne sait pas s'il y avait dessus des détenus de Neuengamme. « L'Athen » qui faisait la navette entre les bateaux ancrés à 3 km environ de la côte et le port a pu regagner le port de Neustadt et sauver les 2 000 et quelques qui se trouvaient à son bord.

Parmi les victimes du « Cap Arcona » : le frère d'André Malraux et celui du Colonel Rémy.

Carnet

Nos peines

Nous avons appris avec tristesse, la disparition de :

Mme Suzanne HoÉBEKE décédée le 13 mars 1998, veuve de notre camarade **Léon HoÉBEKE** (matricule 9881).

M. Jacques LECLERCO, décédé le 8 septembre 1998, frère de notre camarade **Bernard LECLERCO** (matricule 20 884), mort à Hersbrück en avril 1945.

M. François LECUREUIL (maricule 9871).

M. Josef MÖRTL décédé le 4 octobre 1998.

M. Henri PFIHL (maricule. 10 077) décédé en mars 1998.

Mme Betty PITROU (Marie DESBATS - matricule 50 722) décédée en septembre 1998.

Dr Lucien SCHMITT décédé en mars 1998, fils de notre camarade **Auguste SCHMITT** (matricule 2530) décédé à Flossenbürg.

Que les familles éprouvées veuillent bien trouver ici le témoignage de notre sympathie.

Rectificatif :

Dans le n° 42 de février 1998, page 23, une erreur de typographie à été commise : il fallait lire

Mme Lucie KAYSER, veuve de Jean Moog (matricule 35769).
Nous adressons toutes nos excuses et nos regrets à la famille de Mme Kayser.

Nos joies

NAISSANCE

Jacques et Georgette L'OLLIVIER née BEDUER, soeur de notre camarade **François BEDUER** (matricule 9466), décédé à Flossenbürg, ont la joie d'annoncer la naissance, le 20 août 1998 de leur petite-fille **Cécile** au foyer de **Jean-Louis et Brigitte CORNELISSEN**.

Toutes nos chaleureuses félicitations et nos vœux de bonheur

Distinction

Nous avons appris la promotion au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur de notre adhérent et président, **Robert DENERI** au titre de l'Article 43 - Ministère de la Défense. La cérémonie de remise de la "cravate" par le Président **MATTEOLI** a eu lieu en toute intimité le 9 juillet.

Tous les membres de l'Association adressent leurs plus sincères félicitations et leurs sentiments les plus cordiaux à l'ex 45623...

Merci à l'Amicale de MAUTHAUSEN

Il y a entre MAUTHAUSEN et FLOSSENBURG un faisceau de coïncidences le plus souvent tristes voire dramatiques, mais qui savent déboucher parfois sur des initiatives émouvantes et agréables.

Ouverts pratiquement le même jour en mai 38, avec des objectifs de répression identiques envers le futur état voisin à annexer par le Reich (Autriche pour l'un, Tchécoslovaquie pour l'autre), les camps offrent des similitudes de constructions (les escaliers de granit !!!) et d'utilisation des déportés : carrière et usines d'aviation. Le hasard veut encore qu'au Cimetière du Père Lachaise, les stèles à la mémoire des disparus des deux camps soient voisines et très semblables dans leur conception.

Ce vendredi 6 novembre 98, l'Association de MAUTHAUSEN a inclus dans ses journées de Congrès, une visite de recueillement au Père Lachaise. En sus des adhérents de l'Association de MAUTHAUSEN étaient invités tous les Présidents et les porte-drapeaux des Associations qui ont une stèle dans ce cimetière, c'est-à-dire, en fait dans la même allée. En cortège, drapeaux en tête, la marche simplement rythmée par un tambour s'est dirigée vers la stèle de MAUTHAUSEN. A chaque fois que ce silencieux cortège passait devant la stèle d'un autre camp, le Président de ce camp et

son porte-drapeau se détachaient et prenaient place au garde à vous devant leur stèle. Il en fût ainsi jusqu'à l'extrémité de l'allée où le Président **DENERI** et le porte-drapeau **MEIS** se sont détachés pour aller prendre place devant la stèle de FLOSSENBURG.

Après une pause de quelques minutes, des déportés de MAUTHAUSEN, par groupe de deux, portant chacun un triangle de fleurs rouge de grande taille sur lesquelles se détache un F noir, fixé sur chevalet métallique léger, se dirigent vers chaque stèle et remettent à chaque Président ce triangle rouge qui est alors déposé sur la stèle : triangle porté par trois déportés : celui de FLOSSENBURG encadré et aidé par ceux de MAUTHAUSEN et en présence, bien entendu, de notre drapeau.

Devant chaque monument même cérémonie : un Président, un porte-drapeau et deux camarades de MAUTHAUSEN qui viennent apporter aide et sympathie.

Bien sûr un clairon sonne "Aux Morts" puis une sono diffuse le "Chant des Marais", puis, en sens inverse le cortège se reforme et quitte le cimetière.

Moins d'une heure d'intense émotion et d'expression silencieuse de camaraderie entre déportés.